

Les pépites de Charles S. Peirce

par Michel Bourdeau

L'œuvre de Peirce est plutôt disparate, souvent dense et incontestablement précieuse. S'y inventent tout à la fois une notion très déterminée de l'épistémologie, une théorie de la vérité ou encore un rapport particulier à la logique. Entre autres.

À propos de : Jean-Marie Chevalier, *Peirce ou l'invention de l'épistémologie*, Paris, Vrin, 2022, 313 p., 29€.

Charles Sanders Peirce est un auteur que tout philosophe gagnerait à fréquenter, car il y trouverait, pour parler comme Russell, qui n'avait pourtant pas été tendre pour la théorie pragmatiste de la vérité, « des pépites d'or pur ». Il est vrai qu'il faut pour cela s'armer de patience, car les obstacles à surmonter sont nombreux. Un peu comme Leibniz, Peirce est un polymathe, qui n'a jamais exercé de fonction universitaire durable et a laissé une œuvre très éclatée, composée d'une foule de petits textes, d'accès souvent difficile, entre lesquels il faut sans cesse naviguer. Il a adopté une morale terminologique propre à dissuader le lecteur le mieux disposé, pour traiter des sujets de surcroît le plus souvent très ardu. Une vue d'ensemble, comme celle offerte dans le présent ouvrage, est donc particulièrement bienvenue, même si elle se heurte à des difficultés dont l'auteur était bien conscient. Vouloir, en quelque trois cents pages, présenter à la fois la diversité des domaines abordés et la richesse des analyses élaborées tenait un peu de la gageure. Pour réussir, J.-M. Chevalier a choisi une écriture très dense et, faute de pouvoir le suivre dans tous les détails de son argumentation, il faut se contenter d'en prendre une vue on ne peut plus schématique.

Une épistémologie à inventer

Peirce est connu pour être le père du pragmatisme, mais l'auteur nous propose de voir aussi en lui l'inventeur de l'épistémologie. Ce faisant, il joue sur l'équivoque d'un mot qui, sous l'influence de l'anglais, ne signifie plus seulement philosophie des sciences, mais plus généralement théorie de la connaissance, le mot *gnoséologie* n'ayant jamais réussi à entrer dans l'usage. Si, au premier sens, l'affirmation est manifestement fautive, même dans le dernier cas elle ne va pas de soi, la théorie de la connaissance s'étant constituée, dès avant Peirce, en discipline bien établie (p. 10). Toutefois, entre l'*Erkenntnistheorie* des néo-kantiens et l'actuelle *epistemology*, il y a bien une rupture dont Peirce est l'un des principaux artisans, de sorte que l'épistémologie dont il sera question était bien alors « une discipline encore à inventer » (p. 9). La référence à Kant n'en est pas moins omniprésente. Comme pour ce dernier, il s'agit de rendre compte des conditions de possibilité de la connaissance, de sorte que la perspective transcendantale est conservée, mais sensiblement infléchie. Le rapport à Kant est en effet doublé d'un autre rapport, d'une tout autre nature, mais non moins important, à Mill. En cent ans, les sciences expérimentales avaient en effet connu un essor prodigieux et, sous l'influence de l'empirisme, on avait eu tendance à attribuer ce succès à l'induction. À la différence de Kant, il convenait donc d'adopter un point de vue historique et d'expliquer aussi le progrès des connaissances ; de même, contre Mill, il était urgent de constituer une nouvelle théorie de l'induction. Aussi l'auteur a choisi de prendre comme fil conducteur l'élaboration de cette pièce maîtresse de la nouvelle épistémologie (p. 6, 108), car, sans s'identifier, les deux tâches sont étroitement liées et mettent en particulier en valeur la place qu'occupe dans ces deux cas la logique.

L'examen de la question suit les quatre grandes périodes qui scandent la vie intellectuelle de Peirce : la recherche d'une méthode (1857-67) ; l'enquête en théorie et en pratique (1868-1884, la grande époque, où Peirce devient Peirce et pose les fondements du pragmatisme) ; lois de la nature et loi de l'esprit (1884-1902, l'audacieuse synthèse d'une métaphysique scientifique) ; pragmatisme et science normative (1902-1914, la remise en chantier du pragmatisme dans un cadre architectonique).

Peirce et la logique

Peirce est entré en philosophie, à l'âge de douze ans, « en tombant dans la marmite logique » (p. 15), et il tiendra pendant plus de quarante ans un *logic notebook*. Il a d'ailleurs laissé dans ce domaine des contributions de premier plan. Ainsi, il a découvert, indépendamment de Frege, et en même temps que lui, la théorie des quantificateurs ; mais cela n'intéresse que les logiciens et s'inscrit de plus dans une approche algébrique de la logique qui sera écartée au profit du logicisme ou de la théorie de la démonstration.

L'ouvrage insiste bien davantage sur l'élargissement considérable de l'idée de logique, qui aboutit à quelque chose de fort différent de ce qui s'enseigne sous ce nom aujourd'hui et qu'on a proposé d'appeler un *socialisme logique* (208). La logique est d'abord un art de penser et Peirce posera en « première règle de la logique » la maxime : « pour apprendre il faut désirer apprendre » (p. 210). De même, un lien étroit est établi entre logique et morale : « la pensée logique est la pensée morale » (p. 247) ; « pour être logiques, les hommes ne doivent pas être égoïstes » (p. 116 ; plus généralement, 114-119, 247-252)

Un autre trait caractéristique de Peirce est de maintenir les liens existants depuis Aristote entre logique et métaphysique ; et cela de deux façons. Il y a d'une part la théorie des catégories, présente dès le départ, sous l'influence de Kant. Très vite, elles prennent la forme d'une triade (priméité, secondéité et tiercéité) qui sert de trame à bien des constructions ultérieures. L'auteur montre bien que cette théorie occupe une place assez déconcertante pour que Peirce se soit vu obligé de « se défendre d'une tendance pathologique à la triadomanie » (p. 226). Plus classique, il y a aussi la question du réalisme et des universaux, qui témoigne d'une connaissance de la logique médiévale très rare à l'époque. Peirce abandonnera vite son nominalisme initial pour adhérer à un réalisme hautement revendiqué. Mais ce réalisme n'exclut pas un idéalisme à la Schelling : l'esprit n'est que de la matière assoupie (p. 199). Enfin, on retrouve la dimension morale de la logique, car la querelle des universaux n'est pas seulement spéculative : le nominalisme, qui ne reconnaît que les individus, est lié à l'individualisme, alors que le réalisme, qui reconnaît la réalité des genres, conduit à l'altruisme.

Fonder l'induction

Si les logiciens contemporains ignorent assez largement l'idée de logique inductive pour ne s'intéresser qu'à l'idée de conséquence valide, Aristote mettait pourtant déjà en parallèle induction et déduction. Quant à Peirce, son goût pour les schémas tripartites le conduit à introduire dès le début, à côté de celles-ci, une autre composante. Comme on l'a déjà signalé, Peirce se fait de la logique une idée très large. Pour lui, comme pour Descartes, logique est un peu synonyme de méthode. Elle doit en particulier rendre compte de la démarche des sciences expérimentales. Celles-ci utilisent la déduction (de l'hypothèse à ses conséquences), l'induction (on dit que ce sont des sciences inductives) ; mais cela ne suffit pas et déjà Comte, dans le *Cours de philosophie positive*, avait souligné l'intervention d'une troisième opération, qu'il appelait hypothèse, comme Peirce au début ; mais celui-ci pour souligner l'appartenance à la logique, parlera par la suite de rétroduction, ou d'abduction.

Pour comprendre la focalisation sur l'induction, il faut revenir au rapport qu'elle entretient avec l'épistémologie encore à inventer. Si l'induction est au cœur de la connaissance expérimentale, qui est à son tour, beaucoup plus que *l'a priori*, au cœur de la connaissance, alors l'épistémologie aura pour pièce maîtresse une théorie de l'induction. Le problème en effet ne porte pas seulement sur les conditions de possibilité de la connaissance. Il s'agit d'expliquer l'essor prodigieux des sciences expérimentales, l'efficacité de la connaissance. Dans le cadre transcendantal hérité de Kant, l'induction est pratiquement absente. De ce point de vue, la référence à Mill remplit une double fonction. L'auteur du *System of Logic* vient réveiller Peirce de son sommeil critique et lui rappeler que les sciences expérimentales seraient des sciences inductives. Mais il sert aussi de repoussoir, sa théorie de l'induction, et en particulier le fondement qu'il lui donnait, étant inacceptables. Peirce n'aura de cesse de trouver une solution qui ne fasse appel ni au sujet transcendantal, ni à l'uniformité de la nature et, preuve de l'importance qu'il accordait à la question, il en proposera d'ailleurs plusieurs.

La première, qui coïncide avec la naissance du pragmatisme, comprend deux composantes. De façon très novatrice, elle recourt massivement à la théorie des probabilités et aux statistiques, présentes dès les tout premiers travaux de Peirce, fidèle en cela à Boole, qui associait déjà logique et probabilité. L'approche était incontestablement féconde et Carnap rapprochera à son tour logique inductive et probabilité. Aussi l'auteur accorde une attention toute particulière aux

développements extrêmement originaux consacrés à cet aspect. Mais simultanément, à un autre niveau, pour expliquer le succès de la connaissance, il faut mettre en place les concepts fondamentaux du pragmatisme entendu comme théorie de l'enquête et étude des différents moyens de fixer la croyance. L'accord entre ces deux composantes, approche statistique de l'induction et découverte de la vérité, va si peu de soi que Putnam a parlé à ce propos d'énigme de Peirce (p. 115) : pourquoi des fréquences, à long terme, devraient-elles guider des choix à court terme ?

La réponse mène au principe social de la logique, puisqu'elle opère un transfert psychologique de l'individu à la communauté. La conception fréquentiste¹ ne pouvait attribuer de probabilité aux cas uniques. Pour résoudre la difficulté, Peirce propose d'interpréter chaque événement possible comme le choix d'un membre de la communauté. Puisqu'il y a autant de choix que de membres, et que plusieurs membres peuvent faire le même choix, il devient possible de déterminer des fréquences. Le sujet transcendantal s'efface ainsi et cède la place à la cité savante : si la communauté agit conformément aux probabilités, elle connaîtra plus de succès que d'échec.

Avec le temps, la solution proposée en 1878 dans les *Illustrations de la logique de la science* s'avérera toutefois insatisfaisante et, après 1904, la reprise de la question obligera à remettre en chantier la théorie du pragmatisme. Tout commence par un *mea culpa* : « dans presque tout ce que j'ai publié avant le début de ce siècle j'ai plus ou moins mélangé hypothèse et induction » (p. 271). Alors que la première, en partant de l'expérience, contribue à la conclusion finale de l'enquête, l'induction, qui y retourne, ne fait qu'évaluer ce contenu. On remarquera que la place ainsi réservée à l'induction n'est pas du tout celle qu'on lui accorde d'ordinaire et qui veut que l'observation de différents cas isolés nous « soufflerait » la bonne explication. Ici, elle se borne à tester l'hypothèse, pour la valider ou l'invalider. Comme la déduction, elle augmente non pas nos connaissances, mais la confiance qu'on peut leur accorder. Les nouveaux développements sur la vraisemblance des tests empiriques conduisent à réviser toute la conception des probabilités, mais les effets de la confusion initiale s'étendent à la question des fondements. Sans disparaître, le besoin de fonder l'induction passe au second plan.

Pour l'épistémologue qui veut expliquer l'efficacité de la connaissance, l'abduction, c'est-à-dire la découverte de la bonne hypothèse, est une étape décisive et

¹ La théorie des probabilités a ceci de singulier que, si l'outil mathématique est bien établi depuis longtemps, on continue à discuter sur le sens à donner à ses concepts fondamentaux. Le fréquentisme était l'interprétation généralement reçue à l'époque de Peirce. La probabilité d'un événement y est définie comme sa fréquence à long terme.

originale (p. 117). Ainsi, la démarche qui a conduit Kepler à rendre compte des mouvements célestes non plus par des cercles, mais par des ellipses ne relève ni de la déduction ni de l'induction. Dans cette dernière période, on assiste donc à une montée en puissance de l'abduction, qui a pour effet de distendre les liens entre logique et épistémologie. L'appartenance de l'abduction à la logique va en effet si peu de soi qu'il n'y a toujours pas de logique abductive. Alors que l'abduction a parfois été appelée inférence à la meilleure explication, il n'est pas sûr que la découverte de la bonne explication soit bien une inférence, au même titre que l'induction ou la déduction et on aurait plutôt tendance à l'attribuer au génie, à ce que les Allemands appellent *Einsicht* et les Anglais *Insight*. Peirce ira d'ailleurs dans ce sens quand il estimera que ce qui explique le succès de la connaissance, ce n'est pas tant la raison que l'instinct. L'esprit humain est le produit d'une sélection naturelle, ce qui fait qu'il est comme « accordé à la vérité des choses » (p. 274).

De cette brève présentation, il importe de souligner à quel point elle donne une image appauvrie et déformée de l'ouvrage. À regret, des pans entiers ont dû être passés sous silence. Ainsi, rien n'a été dit du rapport complexe de Peirce à la psychologie. La distinction établie entre le penser (l'acte, fait biologique contingent) et la Pensée (fait réel, objectif, idéal, la proposition des logiciens) lui permet de condamner le psychologisme, qui méconnaît cette distinction, tout en développant une théorie psychologique à laquelle l'auteur consacre de nombreuses pages. Rien n'a été dit non plus de la métaphysique scientifique décrite dans la troisième partie de l'ouvrage. Il en va de même encore de la sémiotique, à laquelle le nom de Peirce reste étroitement attaché, et qui est un peu à l'épistémologie ce que la philosophie du langage est à la philosophie de l'esprit. Un des grands mérites de l'ouvrage tient à la volonté de respecter les grands équilibres, et les tensions, à l'œuvre chez Peirce, et de faire sentir l'imbrication des différents thèmes. Le lecteur peut ainsi mesurer la distance entre ce qu'on retient d'ordinaire de Peirce et ce qu'on trouve dans ses écrits. À cet égard, l'ouvrage s'avère très précieux et même celui qui connaît déjà Peirce y trouvera à apprendre.

Cette qualité a toutefois un coût. La richesse de l'information s'obtient parfois au détriment de l'intelligibilité. À vouloir trop couvrir, il arrive que le fil directeur soit perdu de vue pour des considérations adventices, portant de surcroît sur des sujets souvent ardu, où il est facile de s'égarer. Sur cette épistémologie qui sert de sous-titre à l'ouvrage, le lecteur reste un peu sur sa faim. Au fur et à mesure, les différents matériaux de cette discipline à inventer sont mis en place, mais il aurait aimé les voir

rassemblés, de façon à pouvoir se faire une idée de cette discipline en cours de constitution.

Ces quelques réserves ne doivent pas masquer l'intérêt considérable d'un ouvrage qui est le fruit d'une longue fréquentation de l'œuvre de Peirce. Les livres sur cet auteur ne sont pas si nombreux et celui-ci est incontestablement appelé à rendre de nombreux services. S'il n'est pas destiné à ceux qui ignoreraient tout du pragmatisme, il n'en constitue pas moins une introduction à une œuvre qu'on gagne à fréquenter. Pour quiconque veut travailler Peirce, c'est une véritable mine, à condition bien sûr de se donner la peine de chercher ces pépites dont parlait Russell.

Publié dans laviedesidees.fr, le 20 octobre 2022